

Nîmes dans ses murs au Moyen Age

Francine Cabane, membre résidant

Résumé.

Trois motifs m'ont poussée à choisir de vous présenter cette communication. Le premier est que je souhaitais parler de l'histoire de Nîmes afin, très modestement, de continuer la tradition de notre Académie qui, dans ses textes fondateurs de 1682, se donnait pour ambition « *d'établir une histoire complète et régulière de Nîmes* ». Le deuxième est que le sujet « des anciennes fortifications de Nîmes » justement, s'il a été traité magnifiquement en 1935 par Jules Igolen, n'a plus été évoqué depuis à l'Académie alors que les archéologues nîmois ont pu, à l'occasion de nombreux chantiers de fouilles réactualiser les connaissances sur Nîmes au Moyen Age et apporter des éclairages nouveaux sur la manière dont la ville a évolué pendant les 13 siècles qui séparent le Bas Empire au IIIe siècle apr. J.-C. et la Renaissance au XVIe siècle. Le troisième élément enfin est qu'Odile Maufras, archéologue INRAP, vient de réaliser en 2018 pour le musée de la romanité un travail absolument remarquable sur l'évolution de la ville au Moyen Age présenté sur une table lumineuse interactive et dont j'aimerais vous exposer certaines « évocations », comme elle le dit elle-même, tant il reste sur ces questions de zones d'incertitude et des questions aujourd'hui sans réponses.

Tout d'abord, il faut considérer que l'enceinte antique a subsisté tout au long du Moyen Age restant la limite administrative de la ville et que ses éléments, principalement les portes mais aussi quelques tours et des morceaux importants de la courtine ont continué à marquer le territoire. Si, comme ont pu le montrer les travaux de Richard Pellé sur le chantier de fouilles de la colline de Montauray, beaucoup de tours ont sans doute été détruites dès le haut Moyen Age, une bonne partie de l'enceinte antique cependant demeure et sert même, tout au moins pour les portes principales, de points d'appui à de nouvelles formes d'urbanisation.

La ville médiévale, plus petite que la ville antique, s'est reconstituée autour de plusieurs noyaux formant ainsi une ville polynucléaire. Ces noyaux, dont le plus ancien semble être celui né autour de la cathédrale, se fortifient de manière différente. Leur concurrence les amène à se protéger les uns des autres mais aussi des périls extérieurs à l'aide de murs, fossés ou palissades qui vont beaucoup évoluer au fil des siècles.

La constitution d'un nouveau mur unique est relativement tardive et date du milieu du XIVe siècle en 1355. Elle répond à une volonté municipale et à des impératifs à la fois stratégiques, politiques et économiques.

Enfin, la destruction de ces différents murs est un long processus qui n'intervient qu'à la fin du XVIIIe siècle. Elle soulève de multiples questions et suscite des divergences entre Nîmois quant à la conception de la ville nouvelle « ouverte ou fermée » et à la politique de sécurité des habitants.

En conclusion, ces murs successifs qui sont loin d'avoir délivré tous leurs secrets et dont il reste très peu d'éléments concrets, hormis pour le rempart antique magnifiquement redécouvert depuis quelques

années par les chantiers de fouilles de la colline de Montauray, ont laissé cependant dans la trame urbaine contemporaine, la marque de ces moments d'histoire où la peur, le sens de la propriété et les rivalités de pouvoirs ont amené les hommes à édifier des murs. Aujourd'hui, dans un monde écartelé entre mondialisation en expansion et repli identitaire, les murs se multiplient et on en compte environ soixante-quinze, déjà construits ou annoncés s'étalant sur environ 40 000 kilomètres soit la circonférence de la Terre. La peur de l'avenir et du monde nouveau qui émerge se lit dans cette symbolique forte qui n'est pas sans nous questionner...